

Hommage à Bertha Nüesch

Antoinette Vonlanthen

Sit tibi terra levis!
Que la terre te soit légère!

Les feuilles aux couleurs chatoyantes dansent encore sur les branches chaudes de l'été. Quand viendra le vent, il les emportera loin, loin, là-bas où repose Bertha Nüesch, qui s'est endormie, elle aussi, à l'automne de sa vie.

Elle a vécu jusqu'en 1924, à Kleindietwil. Elle, c'est la vieille femme de l'Emmental. Couturière, elle passait son temps à recomposer de vieux habits.

Son rythme était toujours le même. Le matin, elle coiffait ses longs cheveux gris et les tressait. Elle remontait la natte à l'arrière de sa tête, la fixait avec une épingle. Elle portait un fourreau par-dessus lequel elle passait un tablier bleu foncé, à petites fleurs pourpres. Quand elle était descendue du premier étage, après avoir retiré les draps sur son lit, elle n'y remontait que le soir pour aller se coucher. A l'étage, une odeur de pommade à l'extrait de camomille se répandait dans les chambres à coucher où les lits étaient restés vides depuis le départ de ses enfants, il y avait des dizaines d'années déjà.

La vieille femme ne parlait pas beaucoup. Pourtant, quand sa petite-fille, Albertine, venait en vacances, elle lui faisait découvrir les secrets de la maison, en lui racontant l'histoire de chaque objet. Au grenier, dans une vieille boîte à chaussures vide, elle avait mis la correspondance de Viktor, son mari, lorsqu'il était soldat pendant la guerre. Un jour, après avoir examiné les lettres, elle sortit une carte sur laquelle il y avait une image de femme assise sur un banc, un soir de belle lune. Derrière, un homme se tenait debout, posant une de ses mains sur l'épaule de sa bien-aimée. Au bas de l'image, il était écrit en allemand «Meine Liebste». Au dos de la carte, l'écriture à l'encre brune était tracée avec élan et droiture. La vieille femme pria sa petite-fille de s'asseoir sur la chaise en osier et lui demanda de bien écouter. Elle lut la carte:

«Ma tendre Bertha, tu me manques beaucoup. Je pense tout le temps à toi, aux moments de bonheur que nous avons passés dans la forêt de Häusermoos, à nos longues promenades aux lisières des champs. Te souviens-tu des enfants qui avaient lancé leurs cerfs-volants dans le ciel bleu de l'été? Rappelle-toi comme nous avons ri lorsque le vent avait gonflé et relevé ta longue jupe jusqu'au-dessus de tes genoux! Malheureusement, comme je suis de garde, il me faut me dépêcher d'aller timbrer la carte pour que tu la reçoives encore cette semaine. Je te remercie encore de m'avoir envoyé les lacets de souliers. Je t'aime, ma Bertha chérie. A bientôt! Ton Viktor.»

Les yeux légèrement humides, elle remit la carte dans la pile du courrier. Elle prit la main d'Albertine et lui dit: «Ton grand-père est un homme merveilleux. C'est lui qui m'a encouragée à suivre les cours de broderie à Saint-Gall pour que je puisse l'apprendre aux femmes du village». Mais Bertha ne se plongeait jamais longtemps dans le passé. Très vite, elle revenait aux réalités quotidiennes. Dans la matinée, elle allait au jardin, cueillait les épinards pour le repas de midi. Lentement, elle lavait une feuille après l'autre dans le récipient d'eau. Viktor, lui, faisait les courses au village. Les marchandes enviaient Bertha d'avoir un mari si généreux. Il savait bien s'arranger. Comme il était mécanicien de train, il travaillait souvent la nuit et ainsi, une partie de la journée était réservée au partage des tâches ménagères. Une fois, une voisine de Bertha lui posa une question saugrenue: "Faut-il feindre la maladie à son homme pour obtenir de lui un soutien ménager?" Bertha leva le doigt de la main et répondit: " Il faut beaucoup de finesse et de persévérance pour faire comprendre à son mari que

lorsqu'il fait les courses au marché, c'est pour sa femme l'occasion de se refaire l'esprit et qu'il a tout à y gagner de la retrouver métamorphosée à son retour".

Bertha Nüesch était une femme moderne pour son époque. Mais elle ne le savait pas et d'ailleurs, elle s'en serait moquée. Aux jours de fêtes, elle portait un costume de lin noir, avec un tablier de coton brodé main, jaune. Sur la tête, elle portait une toile de satin rouge et noire, avec un filet crocheté tombant sur le front. Elle aimait se lever tôt, seule, pour confectionner des gâteaux et des pains sucrés. Elle ne manquait pas de prendre un petit déjeuner copieux dans la véranda de la vieille maison en bois, avant que toute la famille ne soit réunie: ses quatre sœurs, ses neveux et ses nièces, mais aussi les membres de la famille de Viktor, qui venaient tout exprès des montagnes du Valais. Ils se déplaçaient à Noël et à Pâques pour répondre à l'invitation de Bertha.

Souvent, entre seize et dix-huit heures, assise sur le banc devant la maison, la femme de l'Emmental aimait observer les gens: les paysans sur leurs tracteurs, les fermières avec leurs landaus, le gendarme du village sur son vélo, le curé revenir de la cure, le pasteur s'en aller au culte, mais aussi le facteur avec sa lourde sacoche, les enfants, avec leur sac au dos, à la sortie de l'école. Le chemin de l'Ankerstrasse 29 était bien situé: les deux bouts menaient au village.

Bertha était aimée de tout le monde. Elle était honnête mais maligne, fière mais pas méchante, généreuse mais pas dépensière, intelligente mais pas vaniteuse.

Oui, Albertine pleura beaucoup lorsque sa grand-mère mourut.